

Claude Debussy (1862-1918)

Ariettes oubliées (Paul Verlaine)

C'est l'extase langoureuse (Ariette I)

*Le vent dans la plaine
Suspend son haleine.
(Favart)*

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises
C'est vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.

Ô le frêle et frais murmure!
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas?

Il pleure dans mon cœur (Ariette III)

*Il pleut doucement sur la ville
(Arthur Rimbaud)*

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

Ô bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine!

L'ombre des arbres (Ariette IX)

*Le rossignol qui du haut d'une branche
se regarde dedans croit être tombé dans la rivière.
Il est au sommet d'un chêne et toutefois il a peur
de se noyer
(Cyrano de Bergerac)*

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées
Tes espérances noyées!

Chevaux de bois (Paysages belges – Bruxelles)

*Par Saint Gille,
Viens-nous-en,
Mon agile
Alezan!
(V. Hugo)*

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

L'enfant tout rouge et la mère blanche,
Le gars en noir et la fille en rose,
L'une à la chose et l'autre à la pose,
Chacun se paie un sou de dimanche.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignote l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur!

C'est étonnant comme ça vous soule
D'aller ainsi dans ce cirque bête
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez au son de l'accordéon,
Du violon, du trombone fous,
Chevaux plus doux que des moutons, doux
Comme un peuple en révolution.

Le vent, fouettant la tente, les verres,
Les zincs et le drapeau tricolore,
Et les jupons, et que sais-je encore?
Fait un fracas de cinq cents tonnerres.

Tournez, dadas, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons
Pour commander à vos galops ronds
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme
Déjà voici que sonne à la soupe
La nuit qui tombe et chasse la troupe
De gais buveurs que leur soif affame.

Tournez, tournez! Le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
L'église tinte un glas tristement.
Tournez au son joyeux des tambours!

Green (Aquarelles)

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Spleen (Aquarelles)

Les roses étaient toutes rouges,
Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges,
Renaissent tous mes désespoirs.

Le ciel était trop bleu, trop tendre,
La mer trop verte et l'air trop doux.

Je crains toujours, – ce qu'est d'attendre! –
Quelque fuite atroce de vous.

Du houx à la feuille vernie
Et du luisant buis je suis las,

Et de la campagne infinie
Et de tout, fors de vous, hélas!

Trois poèmes de Paul Verlaine

La mer est plus belle

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie!

Elle a tous les dons
Terribles et doux.
J'entends ses pardons
Gronder ses courroux...
Cette immensité
N'a rien d'entêté.

Ô! si patiente,
Même quand méchante!
Un souffle ami hante
La vague, et nous chante:
«Vous sans espérance,
Mourez sans souffrance!»

Et puis sous les cieux
Qui s'y rient plus clairs,
Elle a des airs bleus,
Roses, gris et verts...
Plus belle que tous,
Meilleure que nous!

Le son du cor s'afflige

Le son du cor s'afflige vers les bois,
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline,
Parmi la bise errant en courts abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix,
Qui monte avec le soleil qui décline
D'une agonie on veut croire câline,
Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie,
La neige tombe à longs traits de charpie
A travers le couchant sanguinolent,

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone,
Où se dorlote un paysage lent.

L'échelonnement des haies

L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair,
Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins
Sont légers sur le vert tendre,
Où vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche,
Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi
Douceur que leur laine blanche.

Tout à l'heure déferlait
Londe, roulée en volutes,
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait.

Trois Ballades de François Villon

Ballade de Villon à s'amy

Fausse beauté, qui tant me couste cher,
Rude en effect, hypocrite douleur,
Amour dure, plus que fer, à mascher;
Nommer que puis de ma deffaçon seur.
Charme felon, la mort d'ung povre cueur,
Orgueil mussé, qui gens met au mourir,
Yeulx sans pitié! ne veult droict de rigueur
Sans empirer, ung povre secourir?

Mieux m'eust valu avoir esté crier
Ailleurs secours, c'eust esté mon bonheur:
Rien ne m'eust sceu de ce fait arracher;
Trotter m'en fault en fuyte à deshonneur.
Haro, haro, le grand et le mineur!
Et qu'est cecy? mourray sans coup ferir,
Ou pitié peult, selon ceste teneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Ung temps viendra, qui fera desseicher,
Jaulnir, flestrir, vostre espanie fleur:
J'en risse lors, se tant peusse marcher,
Mais las! nenny: ce seroit donc foleur,
Vieil je seray; vous, laide et sans couleur.
Or, beuvez, fort, tant que ru peult courir.
Ne donnez pas à tous ceste douleur
Sans empirer, ung povre secourir.

Prince amoureux, des amans le greigneur,
Vostre mal gré ne vouldroye encourir;
Mais tout franc cueur doit, par Nostre Seigneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Ballade que Villon fait à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame

Dame du ciel, régente terrienne,
Emperière des infernaulx palux,
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos ésleuz,
Ce non obstant qu'oncques riens ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maistrisse
Sont bien plus grans que ne suys pécheresse,
Sans lesquelz biens âme ne peult merir
N'avoir les cieulx. Je n'en suis menteresse:
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

A votre Filz dictes que je suys sienne;
De luy soyent mes pechez aboluz;
Pardonnez-moy comme à l'Egyptienne,
Ou comme il fait au clerc Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable fait promesse
Préservez-moy que je n'accomplisse ce,
Vierge portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on celebre à la messe:
En ceste foy je veuil vivre et mourir.

Femme je suis pauvrete et ancienne,
Qui riens ne sçais, oncques lettre ne leuz.
Au moustier voy, dont suis paroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et un enfer où damnés sont boulluz:
L'ung me fait peur, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Déesse,
A qui pecheurs doibvent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse:
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Richard Strauss (1864-1949)

Ballade des femmes de Paris

Quoy qu'on tient belles langagières
Florentines, Veniciennes,
Assez pour estre messaigières,
Et mesmement les anciennes;
Mais, soient Lombardes, Romaines,
Genevoises, à mes perils,
Piemontoises, Savoysiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De beau parler tiennent chayeres,
Ce dit-on Napolitaines,
Et que sont bonnes cacquetières
Allemandes et Bruciennes;
Soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie ou d'autre païs,
Espaignolles ou Castellannes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y savent guèrres,
Ne Gasconnes et Tholouzaines;
Du Petit Pont deux harangères
Les concluront, et les Lorraines,
Anglesches ou Callaisiennes,
(Ay-je beaucoup de lieux compris?)
Picardes, de Valenciennes...
Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames parisiennes,
De bien parler donnez le prix;
Quoy qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Im Spätboot, op. 56, n°3 (Conrad Ferdinand Meyer)

Aus der Schiffsbank mach ich meinen Pfühl.
Endlich wird die heiße Stirne kühl!
O wie süß erkaltet mir das Herz!
O wie weich verstummen Lust und Schmerz!
Über mir des Rohres schwarzer Rauch
Wiegt und biegt sich in des Windes Hauch.
Hüben hier und drüben wieder dort
Hält das Boot an manchem kleinen Port:
Bei der Schiffslaterne kargem Schein
Steigt ein Schatten aus und niemand ein.
Nur der Steurer noch, der wacht und steht!
Nur der Wind, der mir im Haare weht!
Schmerz und Lust erleiden sanften Tod.
Einen Schlummrer trägt das dunkle Boot.

Die Nacht, op. 10, n° 3 (Hermann von Gilm zu Rosenegg)

Aus dem Walde tritt die Nacht,
Aus den Bäumen schleicht sie leise,
Schaut sich um in weitem Kreise,
Nun gib acht.

Alle Lichter dieser Welt,
Alle Blumen, alle Farben
Löscht sie aus und stiehlt die Garben
Weg vom Feld.

Alles nimmt sie, was nur hold,
Nimmt das Silber weg des Stromes,
Nimmt vom Kupferdach des Doms
Weg das Gold.

Ausgeplündert steht der Strauch,
Rücke näher, Seel' an Seele;
O die Nacht, mir bangt,
sie stehle Dich mir auch.

Dans le bateau tardif

J'installe ma couche sur le banc du bateau.
Finalement le front brûlant se rafraîchit!
Oh, comme mon cœur doucement devient froid!
Oh, comme ma volupté et ma peine meurent délicatement!
Au-dessus de moi, la noire fumée de la cheminée
Berce et se plie dans le souffle du vent
Ici et là, le bateau fait encore
Halte en maint petit port.
A la faible lumière de la lanterne du navire,
Une ombre descend et personne ne monte,
Il n'y a plus que le pilote, qui veille et se tient debout!
Que le vent, qui me souffle dans les cheveux!
Peine et plaisir subissent une douce mort.
C'est un dormeur que porte le sombre bateau.

La nuit

De la forêt tombe la nuit,
Des arbres elle glisse doucement,
Regarde autour d'elle en vastes cercles;
Prends garde à présent.

Toutes les lumières de ce monde,
Toutes les fleurs, toutes les couleurs,
Elle les éteint, et vole les gerbes
Dans les champs.

Elle prend tout, de ce qui est beau,
Du fleuve elle prend l'argent,
Du toit de cuivre du Dôme,
Elle prend L' Or.

Le buisson est là, dépouillé,
Serre-toi plus près, âme contre âme;
Oh la nuit, j'ai peur qu'elle ne te dérobe
Aussi à moi.

Heimliche Aufforderung, op. 27, n° 3
(John Henry Mackay)

Auf, hebe die funkelnde Schale empor zum Mund,
Und trinke beim Freudenmahle dein Herz gesund.
Und wenn du sie hebst, so winke mir heimlich zu,
Dann lächle ich und dann trinke ich still wie du.

Und still gleich mir betrachte um uns das Heer
Der trunknen Schwätzer – verachte sie nicht zu sehr.
Nein, hebe die blinkende Schale, gefüllt mit Wein,
Und laß beim lärmenden Mahle sie glücklich sein.

Doch hast du das Mahl genossen, den Durst gestillt,
Dann verlasse der lauten Genossen festfreudiges Bild,
Und wandle hinaus in den Garten zum Rosenstrauch,
Dort will ich dich dann erwarten nach altem Brauch,

Und will an die Brust dir sinken, eh du's gehofft,
Und deine Küsse trinken, wie ehemals oft,
Und flechten in deine Haare der Rose Pracht.
O komm, du wunderbare, ersehnte Nacht!

Nachtgang, op. 29, n° 3
(Otto Julius Bierbaum)

Wir gingen durch die stille milde Nacht,
Dein Arm in meinem, dein Auge in meinem.
Der Mond goß silbernes Licht über dein Angesicht,
Wie auf Goldgrund ruhte dein schönes Haupt.
Und du erschienst mir wie eine Heilige,
Mild, mild und groß und seelenübertoll,
Heilig und rein wie die liebe Sonne.
Und in die Augen schwoll mir ein warmer Drang,
Wie Tränenahnung.
Fester faßt' ich dich und küßte,
küßte dich ganz leise.
Meine Seele weinte.

Invitation secrète

Allez, lève la coupe étincelante jusqu'à ta bouche,
Et bois dans ce festin joyeux pour vivifier ton cœur.
Et quand tu l'élèves, fais-moi discrètement signe,
Alors je sourirai et boirai silencieusement comme toi.

Et silencieux comme moi, regarde autour de nous la foule
Des bavards ivres – ne les méprise pas trop.
Non, lève la coupe brillante, remplie de vin,
Et laisse-les être heureux au milieu du repas bruyant.

Mais quand tu auras savouré le festin, apaisé ta soif,
Alors quitte la scène joyeuse des compagnons tapageurs,
Et sors dans le jardin, jusqu'au buisson de roses;
Là-bas, je veux t'attendre selon notre ancienne coutume,

Et sur ton sein je me jetterai, avant que tu ne l'espères,
Et je boirai tes baisers, comme souvent autrefois,
Et j'entrelacerai dans tes cheveux la splendeur de la rose.
Ô viens, toi, nuit merveilleuse, nuit désirée!

Promenade nocturne

Nous allions dans la douce nuit calme,
Ton bras sous le mien, tes yeux dans les miens.
La lune inondait de lumière argentée ton visage,
Ta belle tête reposait comme sur de l'or.
Et tu m'apparus comme une Sainte,
Douce, douce et grande et débordant d'âme,
Sainte et pure comme le soleil bien-aimé.
Et dans mes yeux gonfla un chaud désir,
Comme un pressentiment de larmes;
Je te serrai plus fort, et t'embrassai,
t'embrassai doucement.
Mon âme pleura.

Sechs Lieder nach Gedichten von
Clemens Brentano, op. 68

1. An die Nacht

Heilige Nacht! Heilige Nacht!
Sterngeschloßner Himmelsfrieden!
Alles, was das Licht geschieden,
Ist verbunden,
Alle Wunden
Bluten süß im Abendrot.

Bjelbogs Speer, Bjelbogs Speer
Sinkt ins Herz der trunknen Erde,
Die mit seliger Gebärde
Eine Rose
In dem Schoße
Dunkler Lüste niedertaucht.

Heilige Nacht! züchtige Braut, züchtige Braut!
Deine süße Schmach verhülle,
Wenn des Hochzeitsbeckers Fülle
Sich ergießet;
Also fließet
In die brünstige Nacht der Tag!

2. Ich wollt' ein Sträußlein binden

Ich wollt' ein Sträußlein binden,
Da kam die dunkle Nacht,
Kein Blümlein war zu finden,
Sonst hätt ich dir's gebracht.

Da flossen von den Wangen
Mir Tränen in den Klee,
Ein Blümlein aufgegangen
Ich nun im Garten seh.

Das wollte ich dir brechen
Wohl in dem dunklen Klee,
Doch fing es an, zu sprechen:
«Ach, tue mir nicht weh!

Sei freundlich im Herzen,
Betracht dein eigen Leid,
Und lasse mich in Schmerzen
Nicht sterben vor der Zeit!»

Und hätt's nicht so gesprochen,
Im Garten ganz allein,
So hätt ich dir's gebrochen,
Nun aber darf's nicht sein.

Mein Schatz ist ausgeblieben,
Ich bin so ganz allein.
Im Lieben wohnt Betrüben,
Und kann nicht anders sein.

Six mélodies sur des poèmes de
Clemens Brentano, op. 68

1. A la nuit

Sainte nuit! Nuit sacrée!
Paix du ciel ceinte de étoiles!
Tout ce que la lumière a séparé
Est réuni,
Toutes les blessures
Saignent doucement dans le rouge du soir.

Javelot de Bjelbog, Javelot de Bjelbog
Plongé dans le cœur de la terre ivre,
Qui d'un geste pieux
A plongé une rose
Dans le sein
Des sombres désirs.

Sainte nuit! Chaste fiancée, chaste fiancée!
Voile ta douce langueur,
Quand le contenu de la coupe nuptiale
Se répand;
Ainsi coule le jour
Dans la nuit ardente.

2. Je voulais faire un bouquet

Je voulais faire un petit bouquet,
Quand tomba la sombre nuit,
Pas moyen de trouver une fleurette,
Sinon je te l'aurais apportée.

Comme de mes joues ont coulé
Des larmes sur le trèfle,
Une fleurette est sortie,
Que je vois maintenant dans le jardin.

J'ai voulu te la cueillir
Dans le sombre trèfle,
Mais elle se mit à parler :
«Ah, ne me fais pas mal!

Aie le cœur tendre,
Vois ta propre peine,
Et ne me fais pas, dans la douleur,
Mourir avant l'heure!»

Et si elle n'avait pas parlé ainsi,
Toute seule dans le jardin,
Alors je te l'aurais cueillie,
Mais maintenant je ne le puis plus.

Mon trésor n'est pas venu,
Je suis tout seul.
Dans l'Amour loge Tourment,
Il ne peut en être autrement.

3. Säusle, liebe Myrte!

Säusle, liebe Myrte!
Wie still ist's in der Welt,
Der Mond, der Sternenhirte
Auf klarem Himmelsfeld,
Treibt schon die Wolkenschafe
Zum Born des Lichtes hin,
Schlaf, mein Freund, o schlafe,
Bis ich wieder bei Dir bin!

Säusle, liebe Myrte
Und träum' im Sternenschein,
Die Turteltaube girrte
Ihre Brut schon ein.
Still ziehn die Wolkenschafe
Zum Born des Lichtes hin,
Schlaf, mein Freund, o schlafe,
Bis ich wieder bei dir bin!

Hörst du, wie die Brunnen rauschen?
Hörst du, wie die Grille zirpt?
Stille, stille, laßt uns lauschen,
Selig, wer in Träumen stirbt;
Selig, wen die Wolken wiegen,
Wem der Mond ein Schlaflied singt;
Oh! wie selig kann der fliegen,
Dem der Traum den Flügel schwingt,
Daß an blauer Himmelsdecke
Sterne er wie Blumen pflückt;
Schlafe, träume, flieg, ich wecke
Bald Dich auf und bin beglückt!

3. Susurre, cher myrte!

Susurre, cher myrte!
Comme le monde est calme,
La lune, bergère des étoiles,
Sur le clair champ du ciel
Conduit déjà les troupeaux de nuages
Vers la source de lumière;
Dors, mon ami, ô dors,
Jusqu'à ce que je sois à nouveau auprès de toi!

Frémis, cher myrte!
Et rêve dans l'éclat des étoiles,
La tourterelle appelle
déjà sa couvée en roucoulant.
Silencieux, les troupeaux de nuages
Glissent vers la source de lumière;
Dors, mon ami, ô dors,
Jusqu'à ce que je sois à nouveau auprès de toi!

Entends-tu comme les fontaines murmurent?
Entends-tu comme le grillon chante?
Silence, silence, écoutons,
Bienheureux celui qui meurt dans ses rêves;
Bienheureux celui que bercent les nuages,
Celui à qui la lune chante une berceuse;
Oh! Comme il peut voler heureux,
Celui à qui le rêve donne des ailes
Pour qu'il puisse, à la voute azurée du ciel,
Cueillir les étoiles comme des fleurs!
Dors, rêve, vole, je vais te réveiller
Bientôt et serai comblé!

4. Als mir dein Lied erklang

Dein Lied erklang, ich habe es gehört,
Wie durch die Rosen es zum Monde zog,
Den Schmetterling, der bunt im Frühling flog,
Hast du zur frommen Biene dir bekehrt.
Zur Rose ist mein Drang,
Seit mir dein Lied erklang!

Dein Lied erklang, die Nachtigallen klagen,
Ach, meiner Ruhe süßes Schwanenlied
dem Mond, der lauschend von dem Himmel sieht,
Der Sternen und den Rosen muß ichs klagen,
Wohin sie sich nun schwang,
Der dieses Lied erklang!

Dein Lied erklang, es war kein Ton vergebens,
Der ganze Frühling, der von Liebe haucht,
Hat, als du sangest, nieder sich getaucht,
Im sehnsuchtsvollen Strome meines Lebens,
Im Sonnenuntergang,
Als mir dein Lied erklang!

5. Amor

An dem Feuer saß das Kind
Amor, Amor
Und war blind;
Mit dem kleinen Flügel fächelt
In die Flammen er und lächelt,
Fächle, lächle, schlaues Kind.

Ach, der Flügel brennt dem Kind!
Amor, Amor
Läuft geschwind!
«O wie mich die Glut durchpeinet!»
Flügelschlagend laut er weinet;
In der Hirtin Schoß entrinnt

Hülfeschreiend das schlaue Kind.
Und die Hirtin hilft dem Kind,
Amor, Amor
Bös und blind.
Hirtin, sieh, dein Herz entbrennet,
Hast den Schelm du nicht gekennet.
Sieh, die Flamme wächst geschwinde.
Hüt dich vor dem schlaun Kind!

4. Lorsque ton chant a retenti

Ton chant a retenti, je l'ai entendu
Passer dans les roses et monter vers la lune,
Le papillon multicolore qui volait au printemps,
Tu l'as converti en une pieuse abeille.
Mon élan est pour la rose,
Depuis que ton chant a retenti en moi!

Ton chant a retenti, les rossignols chantent,
Ah, doux chant du cygne de mon repos
Auprès de la lune qui écoute et regarde du ciel,
Auprès des étoiles et des roses, je dois me plaindre,
Où s'est-elle envolée,
Celle pour qui ce chant retentit!

Ton chant a retenti, ce n'était pas une vaine mélodie,
Le printemps tout entier, qui respire l'amour,
A plongé pendant que tu chantaies
Dans le cours nostalgique de ma vie,
Au coucher du soleil,
Quand ton chant a retenti en moi!

5. Amour

Auprès du feu était assis l'enfant
Amour, Amour
Et il était aveugle;
De ses petites ailes, il évente
Les flammes et il sourit;
Évente, souris malicieux enfant.

Ah, l'aile de l'enfant brûle!
Amour, Amour
Court rapidement!
«Ô comme la braise me fait mal!»
Il pleure fort en battant des ailes;
Il disparaît dans le giron de la bergère

En appelant à l'aide, le malicieux enfant.
Et la bergère aide l'enfant,
Amour, Amour
Méchant et aveugle.
Vois, bergère, ton cœur s'enflamme,
N'as-tu pas reconnu le coquin.
Vois, les flammes montent vite.
Protège-toi du malicieux enfant!

6. Lied der Frauen

Wenn es stürmet auf den Wogen
Strickt die Schifferin zu Haus,
Doch ihr Herz ist hingezogen
Auf die wilde See hinaus.
Bei jeder Welle, die brandet
Schäumend an Ufers Rand,
Denkt sie: er strandet, er strandet, er strandet,
Er kehrt mir nimmer zum Land.

Bei des Donners wildem Toben
Spinnt die Schäferin zu Haus,
Doch ihr Herz das schwebet oben
In des Wetters wildem Saus.
Bei jedem Strahle, der klirrte
schmetternd durch Donners Groll,
Denkt sie: mein Hirte, mein Hirte, mein Hirte
Mir nimmer mehr kehren soll!

Wenn es in dem Abgrund bebet,
Sitzt des Bergmanns Weib zu Haus,
Doch ihr treues Herz, das schwebet
In das Schachtes dunklem Graus.
Bei jedem Stoße, der rüttet
Bebend im wankendem Schacht,
Denkt sie: verschüttet, verschüttet, verschüttet
Ist mein Knapp' in der Erde Nacht!

Wenn die Feldschlacht tost und klirret,
Sitzt des Kriegers Weib zu Haus,
Doch ihr banges Herz, das irret
Durch der Feldschlacht wild Gebraus.
Bei jedem Schlag, jedem Hallen
Der Stücke an Berges Wand
Denkt sie: gefallen, gefallen, gefallen
Ist mein Held nun für's Vaterland.

6. Chant des femmes

Quand la tempête est sur les vagues,
La femme du marin tricote à la maison,
Mais son cœur est attiré
Au-dehors, sur la mer démontée.
À chaque vague qui déferle
En écumant au bord du rivage,
Elle pense : il s'échoue, il s'échoue, il s'échoue,
Il ne me reviendra jamais sur terre.

Quand le tonnerre rugit furieusement,
La bergère file à la maison,
Mais son cœur plane là-haut
Dans le furieux mugissement de l'orage.
À chaque éclair qui éclate
Et vibre dans le grondement du tonnerre,
Elle pense : mon berger, mon berger, mon berger
Ne pourra jamais plus me revenir!

Quand on sent l'abîme trembler,
La femme du mineur est assise à la maison,
Mais son cœur fidèle plane
Dans l'horrible obscurité du puits.
À chaque vibration qui secoue
Et tremble dans le puits branlant,
Elle pense : enfoui, enfoui, enfoui
Mon mineur dans la nuit de la terre!

Quand le champ de bataille gronde et cliquette,
La femme du soldat est assise à la maison,
Mais son cœur anxieux erre
Dans le sauvage tonnerre du champ de bataille.
À chaque coup, chaque écho
Des éclats sur la paroi de la montagne,
Elle pense: tombé, tombé, tombé
Mon héros maintenant, pour la patrie.

Aber fern schon über die Berge
Ziehen die Wetter, der Donner verhallt,
Hör' wie der trunkenen, jubelnden Lerche
Tireli, Tireli siegreich erschallt.
Raben, zieht weiter! – Himmel wird heiter,
Dringe mir, dringe mir, – Sonne, hervor!
Über die Berge, – jubelnde Lerche,
Singe mir, singe mir – Wonne in's Ohr!

Mit Zypress und Lorbeer kränzet
Sieg das freudig ernste Haupt. Herr!
Wenn er mir niederglänzet
Mit dem Trauergrün umlaubt!
Dann sternlose Nacht sei willkommen,
Der Herr hat gegeben den Stern,
Der Herr hat genommen, genommen, genommen,
Gelobt sei der Wille des Herrn!

Mais déjà, au loin derrière les montagnes
Passent les orages, le tonnerre s'évanouit,
Écoute comme l'alouette ivre de joie,
Tireli, tireli chante victorieusement.
Corbeau, pars plus loin! Le ciel s'éclaircit,
Montre-toi, montre-toi pour moi, soleil!
Au-dessus des montagnes, exultante alouette,
Chante-moi, chante-moi ton bonheur à l'oreille!

La victoire couronne de cyprès et de laurier,
Cette tête joyeuse et grave. Seigneur!
Si elle descend briller sur moi
Avec le feuillage vert du deuil,
Alors, que soit bienvenue la nuit sans étoile,
Le Seigneur a donné l'étoile,
Le Seigneur a pris, a pris, a pris,
Que soit louée la volonté du Seigneur.